

pas arrêter l'effroyable débordement des passions humaines ; que sa longanimité attende un autre jour pour réparer sa gloire outragée, nous serions par trop téméraires de le trouver mauvais, quand d'ailleurs c'est le temps laissé pour la résipiscence. Mais qu'il approuve, qu'il autorise qu'il fasse tout ce qu'il souffre et ce qu'il défend, ce qu'il punit le plus, c'est ce que la logique du sophisme ne pourra jamais établir.

Dieu prévoit, Dieu voit le crime inondant la terre, les multitudes enivrées se précipitant à leur perte, et l'enfer se peuplant de victimes : il est faux que, dans le sens ordinaire du langage, Dieu le permette ; encore plus faux qu'il veuille et l'opère lui-même ainsi. L'homme est libre ; seul il est la cause du crime et du châtement.

D'ailleurs, le mal n'est pas un être ; ce n'est point un effet, un produit de la création : aussi l'homme seul peut-il le commettre. Ce triste mal du péché est une défaillance de la nature libre, une négation du bien qui est l'être même, une omission plus ou moins violente des lois de Dieu et de la règle éternelle de nos actions morales. Mais cherchez tant que vous voulez dans ce monde négatif du péché, Dieu y est toujours absent et étranger, jamais l'acteur ni l'auteur du mal.

Chaque vérité a donc sa place dans notre âme : aucune n'en exclut une autre. La sainteté, la bonté, la puissance et la justice de Dieu y vivent dans le trésor de nos plus riches et plus pures connaissances, à côté de la faiblesse, de l'injustice, de l'ingratitude et de la liberté du pécheur que nous voyons, que nous sentons aussi en temps de calme et d'une réflexion probe et sincère.

30. *Un ordre général de la Providence explique la présence du mal sur la terre.*

Dieu, sans doute, dans sa puissance absolue, aurait la force et le moyen d'empêcher l'homme de commettre le mal. Mais supposer qu'il le puisse, et surtout qu'il le doive simplement et toujours pour chaque homme, dans l'ordre présent et actuel du monde, dans cet état présent et relatif, c'est vouloir un autre monde, une autre terre et d'autres cieux ; c'est vouloir une autre humanité, un autre genre de rédemption et de salut. Dieu, selon vous, n'aurait donc pas pu créer ainsi l'homme et le monde ; il n'aurait donc pu choisir un ordre et un état moral de liberté ou le péché et la réprobation fussent possibles à la volonté déréglée. Il ne l'aurait pas pu !... Si n'y a qu'un seul ordre, un seul état de choses qui soit impossible et répugne à l'essence de Dieu ; c'est celui où la damnation serait fatalement encourue par suite d'un inflexible nécessité qui nous enchaînerait au mal moral.

Mais on demande à Dieu les raisons et les motifs de ce qu'on nomme, à tort peut-être, la permission divine du péché, la raison des abus prévus de la liberté humaine. Je vais répondre. La sainteté de Dieu brille à nos yeux de tout son éclat quand m'apparaît une expression infinie de la haine divine pour le mal, pour ses causes et ses suites. La justice divine me pénètre d'une religieuse terreur et me saisit d'admiration quand du mal lui-même je vois Dieu tirer un plus grand bien, une réparation plus éclatante et plus glorieuse. La miséricorde et la bonté de Dieu peignent à mes regards sous les traits les plus ravissants, quand les richesses de la grâce divine sont dispensées à ceux qui s'en montrèrent le plus criminellement indignes.

La présence du mal moral sur cette terre m'apporte aussi les plus hautes, les plus salutaires, les plus consolantes pensées. Je tremble à la voix retentissante des prophètes de l'ancienne et de la nouvelle loi, lorsqu'ils font gronder sur la tête des pécheurs le tonnerre des vengeances divines. Il faut donc, m'écriai-je en moi-même, que Dieu haïsse infiniment le mal, puisqu'il le poursuit de pareil anathèmes et le bannit éternellement de son aspect.

« Le péché, son châtement, sa réparation divine s'expriment aussi avec une incomparable énergie dans la langue du Calvaire. Là, dans ce sacrifice sanglant d'un Homme-Dieu se satisfait pleinement une justice infinie. Ce sang, ces larmes, ces ignominies, ces tortures, cette agonie, cette mort nous en disent plus et mille fois plus que l'embrasement du monde, que l'abaïssement de toute créature, que les douleurs et la destruction de la nature entière. Car Dieu, dans cette humanité sacrée, dans cette croix dont les opprobres ont la dignité même infinie et divine, Dieu se fait rendre, il rend lui-même à sa justice le plus complet, le plus inimitable hommage. Cette auguste expiation, ce sacrifice d'un Homme-Dieu répare tout, compense tout, remplace Dieu sur son trône suprême, le fait à jamais roi du monde et des cœurs. Le péché causa cette réparation, cette justice, cette gloire. »

Mais si le Calvaire est la réparation due à la sainteté et à la justice de Dieu outragées, il est aussi en même temps le rachat gratuit de l'homme, car il aliéna tristement sa liberté, il est sa rançon payée sans mesure. Dieu pouvait-il lui donner un témoignage d'amour plus dévoué ? Il lui a donné son fils, suivant la langue révélée ; il lui a donné ses mérites, sa grâce, quoi de plus ? Il l'appelle aux douceurs du repentir, il reçoit dans ses bras l'enfant prodigue, il rapporte sur ses épaules le brebis fugitive. La présence du mal sur la terre n'est-elle pas compensée, surpassée même par tous ces biens ? L'homme est-il donc abandonné et proscrit parce qu'il est libre ?

« Otez les yeux sur le juste aux prises avec l'adversité et les passions humaines. Il lutte haletant et opprimé ; il se relève, il grandit et apparaît dans toute la sérénité du plus glorieux triomphe.

Où, s'il y a un Dieu, il mérite ainsi d'être reconnu, vengé, manifesté, servi : ses athlètes, ses défenseurs et ses amis peuvent bien être hommes du monde et persécutés pour lui. Seuls ils ont en partage les gloires et les conquêtes du-

rables de la guerre avec ses honorables cicatrices ; ils sont les soldats toujours vaillants et victorieux.

Voilà pourquoi nos yeux rencontrent le pécheur ici-bas.

40. *La liberté de l'homme suffit pour expliquer et accomplir le mal accompli sur la terre.*

La liberté, disait saint Augustin, c'est ce que tous les hommes connaissent, ce que les évêques enseignent dans les chaires, ce que les bergers chantent sur les montagnes. Cependant, si certaine et universelle que soit la conscience de la liberté, il n'est pas rare de rencontrer des hommes et quel quefois les mêmes hommes qui vont s'enthousiasmant pour la liberté, s'armant contre elle et la poursuivant avec acharnement. On la réclame avec hauteur dans l'ordre politique et social ; on la nie jusqu'aux dernières conséquences du fatalisme. Dès qu'il s'agit de vaincre ses passions, on veut que Dieu ait prévu, ordonné, causé le crime de l'homme. On oublie qu'évidence raisonnable, c'est pouvoir essentiellement délibérer et choisir entre deux idées et deux actes. Or, choisir est l'effet du libre arbitre. L'élection ou le choix est dans la volonté un caractère fondamental, un fait universel, un exercice constant de la raison et de l'activité humaine.

« L'homme est donc libre, ou bien toute élection, toute délibération n'est qu'un jeu fatal et mécanique, une dérision de la Providence et du gouvernement moral du monde. On nommerait le bien et le mal, nous serions bons ou mauvais, vertueux et coupables ; nous ressentirions l'horreur du crime, nous repousserions le parricide comme la plus affreuse et la plus libre monstruosité ; vaines terreurs ! préjugés puérils ! une prescience absolue et tyrannique, une prédestination de fer asservirait toutes les volontés, ressorts simulés d'un combat sans courage ; de victoires sans honneur et de défaites sans honte ? Alors, pourquoi civiliser et instruire ? pourquoi gouverner et punir ? pourquoi le sacrifice de l'homme de bien et ceux d'une probité supérieure à la calomnie comme à l'infortune ? pourquoi tout ce langage d'honneur et de vertu, si Dieu prévoyant tout, régle tout, détermine tout, applique forcément toutes les volontés humaines à un but essentiellement imposé, éternellement nécessaire ? Et que devient alors le remords ? Que signifie le repentir, ce noble apanage de l'âme humaine qui se dit dans un triste et magnanime sentiment : J'ai trop souffert quand j'abusai de ma liberté ; je saurai bien par elle me venger d'elle et de moi-même.

Mais non, tout en nous et hors de nous atteste notre liberté. La vérité, que dis-je ? Dieu lui-même et sa paternelle sagesse se présentent à nous pour nous demander un choix, un assentiment généreux. La religion plaide en quelque sorte sa cause devant nous et nous constitue ses juges. Elle défend contre nous-mêmes, s'il le faut, notre pouvoir de la choisir, d'élire dans nos cœurs la foi et le salut. Alors, quand nous le voulons, se consume la plus grande action de la vie et de la liberté humaines. Alors s'établit et se constitue la plus haute dignité de l'être libre ici-bas : l'élection de Dieu par sa créature. Quand cette félicité inexprimable a cessé d'exister, c'est que le mal même, le péché, a préféré la créature à Dieu. La liberté humaine l'explique donc et l'accomplit seule.

Vous le voyez, quelle que soit l'étrange dépravation de l'homme, Dieu, suivant une expression inspirée, dispose tout à l'égard de la créature intelligente et raisonnable avec un grand respect. Car il lui laisse toujours, quoi qu'elle fasse, les deux plus grandes choses du monde, la grâce et la liberté.

Sur la terre donc la lutte et le combat, mais la lutte et le combat librement acceptés, librement soutenus, avec les secours surnaturels J'en haut pour nous assister dans nos défaillances et ranimer notre ardeur prête à s'éteindre. Qui se révoltera contre cette loi de la divine Providence ?

« Plinez-vous alors, Messieurs, de la gloire des braves, des travaux et des triomphes du génie, des découvertes de la science, des conquêtes de l'industrie ; car la guerre, l'étude, le travail ont leurs dangers, leurs douleurs et leurs maux qui méritent une compassion véritable. Alors ne former le soldat que pour un honteux repos, la jeunesse que pour une facile ignorance, l'artiste ou le savant que pour de paisibles et lâches loisirs. Mais non ; le mal de la guerre, le mal du travail, le mal de la science, les obstacles que la nature oppose en tout genre à nos efforts, font nos douleurs et notre gloire. Souffrez que la victoire ait les siennes aussi, et que, dans la lutte continue du mal contre le bien, du péché contre la réparation même divine, Dieu montre à l'admiration des siècles ses justes et ses héros. Sans la liberté et sans la présence du mal moral sur la terre, je cherche ce que seraient le courage et la gloire du bien, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus grand parmi les hommes. Je ne le vois pas.

« Messieurs, il faut donc combattre ; vous vengerez la Providence, et vous comprendrez même pourquoi le péché est libre sur la terre, puni dans le enfer, banni des cieux, où règne la sainteté, ce bien suprême dont la conquête est laborieuse sans doute, mais éternelle et bienheureuse. »

A continuer.

DISCUSSION SUR LA LIBERTÉ RELIGIEUSE.

Séance de la Chambre des Communes, 11 mars 1846.

M. Escott, en l'absence de M. Watson, demande la deuxième lecture du bill qui a pour but de faire cesser les incapacités et les pénalités auxquelles ont été longtemps exposés les catholiques. Le bill du lord chancelier, dit-il présenté à l'autre Chambre, est meilleur sous certains rapports que celui-ci ; mais le bill soumis à la Chambre des Communes contient aussi d'excellentes dispositions. Il serait utile de fondre ensemble ces deux mesures.